

Histoire et Archéologie spadoises.

Villa royale Marie-Henriette
SPA.

BULLETIN TRIMESTRIEL



(Coll. Musée de la Ville d'Eaux)

Mars 1996

Histoire et Archéologie Spadoises

A.S.B.L.

Avenue Reine Astrid, 77b

4900 SPA

27e année

Mars 1996

BULLETIN N° 85

S O M M A I R E

Assemblée générale: convocation		3
Une saison à Spa: notes de lecture d'un roman de Marie Emery	A. Doms	5
Spa ma grand'ville: souvenirs spadois de Jean Falize (suite et fin)	G. Peeters	21
L'abbé Achille Salée (suite)	J. P. Montulet	29
A propos du Waux-Hall	A. Herve	40
La mystérieuse "Dame de La Gleize"	F. Bourotte	41

Les auteurs conservent seuls la responsabilité des articles insérés.

Editeur responsable: M.-Th. Ramaekers, Préfayhai, 8 - 4900 Spa

ANCIENS BULLETINS

Nous attirons votre attention sur la possibilité, pour ceux qui le désirent, d'acquérir nos anciens bulletins (tous les numéros depuis le début de la parution sont disponibles). Le prix de vente est de 125 frs pièce.

COTISATION ANNUELLE

La cotisation annuelle pour notre bulletin s'élève à 500 frs. Celle-ci permet aux abonnés, dès lors membres de l'asbl Histoire et Archéologie spadoises, d'avoir accès gratuitement au Musée de la Ville d'eaux ainsi qu'au Musée spadois du Cheval. Cette gratuité est également valable pour les membres de leur famille vivant sous le même toit.

L'asbl Histoire et Archéologie spadoises assure la gestion du Musée de la Ville d'eaux, de même que celle du Musée spadois du Cheval.

Compte de l'asbl: 348-0109099-38 R. Manheims: Histoire et Archéologie spadoises asbl - 4900 Spa.

Illustration de couverture
Affiche "Coupe Pilette - 1907"
.122 x 82 cm
(coll. Musée de la Ville d'eaux)

Réalisation: Marie-Thérèse Ramaekers, Préfayhai, 8 - Spa - Tél. 087/77.17.68

Tirage du bulletin: 600 exemplaires - Tous les trimestres

AVEC LE SOUTIEN DE LA COMMUNAUTÉ FRANÇAISE DE BELGIQUE,
MINISTÈRE DE LA CULTURE ET DES AFFAIRES SOCIALES.
AINSI QUE LE SOUTIEN DE LA PROVINCE DE LIEGE ET DE SON SERVICE
DES AFFAIRES CULTURELLES.

**ASSEMBLÉE GÉNÉRALE
CONVOCATION**

Les membres d'Histoire et Archéologie spadoises sont invités à prendre part à l'assemblée générale qui se déroulera le jeudi 14 mars à 20 heures au Musée de la Ville d'eaux.

Ordre du jour

- 1- Rapport du Trésorier et des vérificateurs aux comptes
- 2- Rapport du Secrétaire
- 3- Rapport du Président

A cette occasion, vous découvrirez notre exposition de printemps intitulée "Points de vue d'artistes". Vous pourrez apprécier la variété et le contraste d'oeuvres d'artistes ayant privilégié les mêmes coins pittoresques de Spa.

En attendant le plaisir de vous y rencontrer, nous vous prions d'agréer nos salutations les meilleures

M. Crehay
Secrétaire

A. Henrard
Président

Exposition d'été 1996
SPA ET L'AUTOMOBILE: UN SIÈCLE DE PASSION

1896: la Ville de Spa, fidèle à une longue tradition d'innovation, accueille le premier meeting de l'Automobile-Club de Belgique. Durant quatre jours, du 9 au 12 juillet, vont se succéder des compétitions diverses, expositions, promenades, conférence technique, Longchamp fleuri et Lantern-Parade, animant le premier grand rassemblement automobile de notre pays.

L'asbl Histoire et Archéologie spadoises a décidé de commémorer cet événement lors de sa prochaine exposition d'été. C'est pourquoi un appel est lancé auprès des passionnés et des collectionneurs qui posséderaient des documents ou des objets qui concernent à la fois Spa et l'automobile. Toute collaboration sera la bienvenue.

Contact: Musée de la Ville d'eaux: 77.44.86 (lundi, mardi et jeudi)



(Coll. Musée de la Ville d'eaux)

UNE SAISON A SPA

(Notes de lecture d'un roman de Marie Émery)

Au hasard d'une brocante, nous avons découvert *Une saison à Spa*, roman de 222 pages, n^o 58 de la collection à 1 franc publiée en 1867 par H. Casterman de Tournai. Son auteur, Marie Émery, n'a pas laissé son nom dans les bibliographies. Quand elle se présente en page de titre de son ouvrage, elle se dit "auteur de *Lucy*, de *Trois mois au château*, etc."; de fait, dans la liste des livres de cette collection, le n^o 20 s'intitule *Lucy - Trèche*, et le n^o 44 *Trois mois au château*; mais ceci ne nous donne pas de plus amples renseignements.

N'étaient les noms de Raoul de Navery (1) et du Verviétois d'adoption Thil-Lorrain (2), ce dernier avec *Un mariage en 1793* (n^o 37) et *Nélida, ou les guerres canadiennes (1812-1814)* (n^o 52), nous pourrions dire que le tableau des écrivains de cette collection se caractérise par des titres de noblesse réelle ou empruntée tandis que les oeuvres d'un romanesque suranné ne sont que dépouilles des vieux cabinets de lecture pour dames en quête de bons sentiments et de triomphe de toutes les vertus.

Au-delà de la curiosité que le titre nous avait inspirée, la lecture de ce petit roman ne nous a pas déçu: l'auteur a adopté la structure épistolaire: du 12 juillet au 30 août 185. , Marthe de Savenay (25 ans) envoie à sa belle-soeur Léocadie, habitant dans la région d'Amiens, treize lettres relatant son séjour de deux mois à Spa et la demande en mariage qu'elle y reçut. Le style adopté ressemble à celui des *Amusemens de Spa* du XVIIIe siècle: alternance de narrations et de dialogues assez vifs, personnages de petite noblesse, - pratiquement tous les "bons" sont Français et portent la particule; les "méchants" sont étrangers ou bourgeois, - quelques leçons de morale données à une jeune fille modeste et bien pensante par une personne que l'expérience a rendue railleuse (3), toute l'action se déroulant à Spa et aux environs.

Les descriptions de la ville d'eau au milieu du siècle passé nous ont paru susceptibles d'intéresser nos lecteurs. Il est probable que Marie Émery a séjourné à Spa et fréquenté les lieux dont elle parle; les erreurs sont rares (par exemple la propreté, spécifique à la Flandre (4), des maisons spadoises; une femme de chambre flamande qui parle l'allemand!(5); la confusion des rivières lors de l'excursion à la cascade de Coo (6)). Mais il n'est pas impossible qu'elle ait fait son profit d'ouvrages destinés aux touristes quand il s'agissait de donner des

précisions quant aux caractères particuliers des fontaines ou au texte de la stèle de Pierre-le-Grand.

Ce qui est aussi plaisant, c'est l'ambiance de Spa telle que la connaissent les curistes et que l'auteur nous restitue au fil des pages et des conversations.

Comme on pourrait souhaiter connaître les grandes lignes du roman, nous résumerons chacune des lettres en même temps que nous retranscrivons les petits tableaux de Spa.

Lettre première - 12 juillet 185. .

Marthe accompagne Madame de Villiers, personne de 60 ans à qui la cure de Spa a été conseillée. Elles sont venues en train.

Je ne te parlerai plus de notre voyage depuis Amiens jusqu'à Spa, attendu qu'il n'a présenté aucun incident remarquable. Grâce aux chemins de fer et à la vapeur, tout peut maintenant se résumer par l'heure du départ et celle de l'arrivée (6). J'aurais désiré cependant retarder la marche de notre locomotive aux environs de Verviers, qui offrent des sites très pittoresques et rappellent un peu, dit-on, ceux de la Suisse. ... Sans l'étourdissante vitesse avec laquelle nous étions emportés, je n'aurais pas manqué, crois-le bien, de te faire de charmantes descriptions; mais comment décrire ce qu'on a vu avec la rapidité de l'oiseau qui fend l'air? J'espère du moins pouvoir bientôt te parler des beautés de Spa, des six fontaines auxquelles on va demander ce bien le plus précieux: la santé, des établissements publics où se réunit la foule des baigneurs, attirés par le triple plaisir du jeu, de la danse et de la musique. Note bien que l'ordre dans lequel je place ces divertissements n'est pas l'effet du hasard: le jeu a ici des partisans nombreux et fanatiques, et il y fait, dit-on, chaque année, de nouvelles victimes. A mesure que les choses curieuses qu'offrent la ville et ses environs auront charmé mes regards, je m'empresserai de te les signaler...

La fontaine du Pouthon, ou puits carré, est la seule qui se trouve dans l'enceinte de Spa, et la seule aussi que je connaisse jusqu'à présent, car c'est précisément son eau qui a été recommandée à notre vieille amie. Le puits est de forme quadrangulaire, et l'eau jaillit par les interstices des petites pierres dont le fond est pavé. Une espèce de portique dont la forme est assez élégante se trouve ouvert du côté du couchant; c'est sur la margelle en pierres de taille que se rangent les buveurs.

L'aspect général de la ville est des plus séduisants. Spa mérite le nom de

Promenade qui lui a été décerné par Jules Janin (7) . Les maisons ont un air de propreté coquette, commun à presque toute la Flandre, qui réjouit la vue et semble témoigner en faveur de l'aisance générale. La promenade dite de sept heures, une des plus fréquentées, consiste en une triple allée d'ormes et de tilleuls dont les côtés sont bordés de charmilles assez basses pour ne pas intercepter la vue d'un magnifique paysage s'étendant jusqu'à la montagne. A l'extrémité de cette promenade se trouve une grande salle de verdure où nous avons passé hier une partie de notre soirée, car le temps était délicieux, l'air doux et pur, et nous nous trouvions dans une demi-solitude bien préférable, selon moi, à la société nombreuse que l'on est certain de rencontrer dans les salons de la Redoute ou du Vaux-Hall. (p. 7-9)

... Ce matin, je suis allée entendre la messe à Saint-Remacle, église des plus modestes quand on la compare aux riches cathédrales de la Flandre; mais ici tout le luxe semble réservé aux édifices mondains. Cela ne prouverait-il pas que ce n'est pas précisément la santé que l'on vient y chercher? (p.10-11)

Lettre deuxième - 15 juillet.

Le grand événement de ma journée d'hier a été mon entrée dans les salons de la Redoute. Quelques mots sur ce vaste édifice qui se trouve dans la principale rue de la ville, et dont la construction, qui remonte, nous a-t-on dit, à une centaine d'années, a coûté des sommes folles. Un café restaurant occupe le rez-de-chaussée; je n'y ai jeté qu'un coup d'oeil en passant, mais il m'a paru d'une grande élégance. Puis on gravit un escalier digne d'un château princier et qui vous conduit à de beaux salons splendidement décorés, dont l'un servant ordinairement aux bals, se relie, dans ces occasions, à l'aide d'un plancher mobile et d'une galerie décorée de tableaux et de fleurs, à la salle de spectacle qui, quoique plus simple, m'a semblé de fort bon goût. (p. 12-13)

Mademoiselle de Savenay a, ce soir-là, la révélation du comte de Lucknow, - 33 ans, Russe d'origine mais Français par les goûts, les habitudes et le caractère, - et de Valentine de Montferrand, - beauté orgueilleuse qu'on appelle "la reine de Spa", 20 à 22 ans, orpheline chaperonnée dans le monde par sa cousine Madame d'Imbert, . Madame de Villiers emmène Marthe jeter un coup d'oeil dans la salle de jeu.

-Non seulement, ma chère Marthe, les femmes sont admises dans la salle de jeu, mais elles y vont rarement, comme nous allons le faire, en simples spectatrices, et vous



*Fontaine de la Géronstère (env. 1850)
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

pouvez même vous attendre à les voir figurer en grand nombre autour du tapis vert. C'était vrai. Oh! le triste, le dégradant tableau! et que mon âme fut saisie à la fois de pitié et de dégoût! Des femmes, les unes jeunes et belles, les autres vieilles et ridées, l'oeil fiévreux, le corps penché en avant, les mains tremblantes, attendaient les arrêts de l'aveugle destin, que vainement elles invoquaient. Dominées par une funeste passion, elles ne cherchent pas même à cacher, selon que les chances du jeu leur sont favorables ou fatales, leur joie ni leur désespoir, dont la vue m'était également pénible. Je ne te parlerai pas de la partie masculine de cette assemblée; je l'ai à peine remarquée, tant mon attention était absorbée par ces malheureuses femmes. (p. 25-26)

Lettre troisième - 17 juillet.

Il était midi quand nous sommes arrivées à la fontaine du Pouhon. Je me suis fait expliquer l'étymologie de ce nom qui vient du mot pouhir (en patois liégeois puiser). Pendant que notre amie buvait consciencieusement ses trois verres d'eau, je m'amusais à contempler un buste de Pierre-le-Grand, oeuvre d'art fort remarquable et qui a de plus l'avantage d'offrir, dit-on la reproduction exacte des traits du célèbre réformateur. Il paraît qu'il dut aux eaux du Pouhon le rétablissement de sa santé, et comme marque de reconnaissance, il fit sculpter ses armes sur le portail d'une petite salle destinée à abriter les buveurs contre les injures du temps. Une inscription en langue latine est chargée d'expliquer ce fait à la postérité. Je regrettai un peu de n'en pas avoir la traduction, quand monsieur de Lucknow s'approcha de moi et m'offrit complaisamment son aide. C'est ainsi, ma chère amie, que j'appris que "Pierre Ier, le pieux, l'heureux, l'invaincu, le restaurateur de la discipline militaire, le créateur de toutes les sciences et de tous les arts dans ses Etats, et dont le génie avait doté la Russie d'une marine militaire, etc., etc." s'était arrêté à Spa, où il avait, grâce à la vertu salutaire de ses eaux, recouvré miraculeusement la santé.

Comme je savais que l'auteur de cet emphatique éloge n'était autre que le czar lui-même, je ne pus retenir un sourire qui arrêta monsieur de Lucknow dans sa traduction. Comprenant alors que je l'avais blessé dans sa juste admiration pour le héros moscovite, je m'empressai de dire que Pierre-le-Grand avait tous les droits possibles pour se dispenser de l'humilité. ...

Madame de Villiers s'approcha de nous après avoir supporté courageusement ce qu'elle appelle "La torture par l'eau", et le comte lui ayant offert le bras, nous nous dirigeâmes vers la chaussée du Marteau, l'une des plus jolies promenades de Spa,

grâce à la riante perspective qu'offrent les montagnes qui la bordent de chaque côté. Sa longueur est d'une demi-lieue environ et on côtoie de vertes prairies arrosées par une jolie petite rivière, coupée çà et là de cascades d'un effet ravissant. (p. 29-31)

Au cours de cette promenade, rencontre de Valentine et de Madame d'Imbert. Le comte, qui connaît ces dames, fait les présentations. Brève conversation.

Il ne fut guère question que du bal de la veille... Madame d'Imbert en fit le plus pompeux éloge; puis elle ajouta que la société réunie à Spa, cette année, présentait toutes les conditions désirables, mais que c'était surtout dans les salons de la Redoute que l'on était certain de rencontrer les personnages les plus distingués; aussi engageait-elle madame de Villiers à donner à ce brillant établissement une préférence exclusive. (p. 33)

Retour à l'hôtel.

Le soir, nous rencontrâmes de nouveau mademoiselle de Montferrand et sa parente dans le salon de verdure qui relie la promenade de sept heures au salon de conversation. (p. 34)

Marthe constate alors que Valentine exerce une influence évidente sur le comte qui en est troublé.

Lettre quatrième - 28 juillet

Marthe ne comprend pas l'attitude de Valentine: celle-ci est très aimable à son égard et à celui de Madame de Villiers, mais versatile à l'adresse de Lucknow. Pourquoi agit-elle de la sorte?

Nous avons consacré hier notre matinée à aller visiter la Géronstère, l'une des sources les plus renommées des environs de Spa. Elle se trouve à près d'une lieue de la ville, mais la route qui y conduit est si belle qu'on oublie sa longueur. La Géronstère est située sur une hauteur, au centre d'un petit jardin anglais dessiné avec beaucoup de goût. La source jaillit dans un bassin surmonté d'une niche de marbre rouge. Un dôme en pierre soutenu par quatre piliers de marbre semblable complète le petit édifice.

La découverte de la Géronstère date de 1680; mais la configuration des lieux la rendait alors peu accessible. On assure que cette source changea de place à la suite du violent tremblement de terre qui, en 1692, bouleversa Spa et ses environs, et fit même s'accréditer, pendant quelque temps, l'opinion que ses eaux avaient perdu toute

action salutaire.

Nous fîmes la route de Spa à la fontaine de la Géronstère en voiture... Nous mêmes pied à terre à l'entrée du jardin anglais. (p. 40-41)

Rencontre de Madame de Warneff, personne prétentieuse et médisante, qui informe Valentine de ce qu'elle a vu, à Bruxelles, Gustave d'Imbert, fils de la tutrice, assis à une table de jeu. Valentine est mécontente.

Madame de Warneff nous demanda alors si elle aurait le plaisir de nous rencontrer le soir dans les salons du Vaux-Hall, où plusieurs artistes étrangers et d'un grand mérite, disait-on, devaient se faire entendre? (p. 44)

Retour à l'hôtel: Monsieur de Lucknow est soucieux; Mademoiselle de Montferrand un peu morose, un peu irritée.

Les salons du Vaux-Hall, presque aussi élégants que ceux de la Redoute, pouvaient à peine contenir la foule qui les remplissait. L'attrait de la musique était censé attirer tout le monde, et cependant c'est à peine si l'on obtenait un demi-silence quand se faisait entendre quelque artiste en renom; les autres, et je les plaignais de tout mon cour, jouaient ou chantaient au milieu d'un bruit qui rendait inutile l'attention des personnes qui, comme moi, eussent désiré écouter. (p. 47-48)

Enquêtes de Madame de Villiers d'abord auprès de Monsieur de Lucknow qui ne lui apprend rien au sujet de d'Imbert mais qui se fait violence quand il est question de l'amour que Gustave pourrait avoir pour sa cousine, sentiment qui contrarierait les projets de sa mère; ensuite auprès de Madame de Warneff qui lui apprend que Valentine est sans fortune ni éducation et que Madame d'Imbert a pour sa pupille des prétentions irréalisables. Marthe reçoit une magnifique robe, cadeau de Madame de Villiers qui veut que sa jeune amie fasse preuve de plus d'élégance.

Lettre cinquième - 25 juillet

Se trouvant dans l'appartement de Madame d'Imbert, mais à l'insu de celle-ci, Marthe surprend une altercation entre Valentine et sa tutrice: la jeune fille est excédée du rôle que lui fait jouer Madame d'Imbert; cette dernière voudrait que sa pupille fasse un brillant mariage; aussi a-t-elle jeté son dévolu sur le comte de Lucknow. Valentine s'est aperçue que sa tutrice n'est pas du tout désintéressée.

Or les ressources de celle-ci sont à peu près épuisées... Quand la pupille veut quitter Spa, sa cousine la convainc de l'impossibilité de changer l'orientation de sa vie. Marthe, très troublée par ce qu'elle a entendu et résolue à n'en rien dire, quitte l'appartement et regagne son hôtel.

Lettre sixième - 31 juillet

Nous faisons fréquemment de longues promenades ... Nous avons visité successivement presque toutes les fontaines qui sont aux environs de Spa. Celle de la Sauvinière est reliée à la Géronstère, dont je t'ai déjà parlé, par une allée de tilleuls, tirée au cordeau et d'un joli effet. Cette fontaine est située à environ une demi-lieue de la ville. L'eau en est fort renommée; cependant, on prétend que prise en trop grande quantité, elle provoque un peu de vertiges. Elle sort des flancs d'un rocher avant de retomber dans un petit bassin, couvert d'une niche, et qui n'offre rien de remarquable. La préférence qu'obtenait autrefois l'eau de la Sauvinière sur celle des autres sources, exigeait, nous a-t-on affirmé, que les buveurs se fissent inscrire longtemps à l'avance. Dans une galerie, toute proche de la fontaine, on avait élevé un autel à saint Remacle, où l'on célébrait chaque jour la messe. Pourquoi ce pieux usage n'a-t-il pas été conservé? Est-ce que le céleste médecin ne peut pas nous délivrer des douleurs physiques comme des douleurs morales? ... A quelques pas de la Sauvinière, se trouve une colonne de marbre noir, entourée d'une grille de fer. Sur cette colonne, nous avons lu une inscription dont voici le sens, si ce n'est la reproduction littérale: "Au mois d'août 1787, les eaux de la Sauvinière ont rendu la santé à madame la duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu consacrer la mémoire de cet heureux événement en y érigeant cette colonne à l'extrémité du bois, dont ils avaient eux-mêmes tracé les allées pour les promenades d'une mère chérie." Je préfère ce simple hommage à la fastueuse inscription du monument élevé par Pierre-le-Grand, dont je vous ai parlé.

On nous a fait remarquer aussi, à une petite distance, une autre jolie promenade, appelée, pour je ne sais quelle raison: Promenade des artistes. On y jouit de la perspective vraiment ravissante des environs de Spa.

Rien de remarquable ne distingue la fontaine de Grosbeck, que je mentionne seulement pour mémoire, et qui a été baptisée vers le milieu du XVII^e siècle par un baron de ce nom.

Le Tonnelet, que nous avons visité en dernier, est fort simple comme monument, ainsi que son nom l'indique, mais ses eaux ont cela de particulier, qu'on les croirait



*Comte Alberic du Chastel
Le monument d'Orléans - 1883
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

toujours en ébullition, puis elles sont si abondantes, que des puits creusés dans les environs, en fournissent ayant les mêmes propriétés gazeuses. On prétend enfin que ces eaux prédisposent à la gaieté; si l'affirmation est exacte, je voudrais en emporter une petite provision, pour les jours, heureusement très rares, où l'un de nous inclinerait à la maussaderie. (p. 75-78)

Stanislas de Lucknow devient un familier de Madame de Villiers. Au cours d'un aparté, celle-ci confesse le comte: croit-il que Mademoiselle de Montferrand soit la femme dont sa mère eût fait choix pour lui? N'ayant pas obtenu de réponse, elle s'enquiert des sentiments de Valentine auprès de Marthe. Silence de la jeune fille. La vieille dame pense que Valentine apprécie les avantages d'une grande fortune. Elle va s'efforcer de détacher le comte de cette intrigante et de lui trouver une excellente épouse.

Ce soir, nous devons assister de nouveau à un grand bal dans les salons de la Redoute. ... Je vais te faire une rapide description de notre soirée d'hier. Réunion nombreuse et choisie, femmes brillantes de beauté et de parure, orchestre excellent, décorations splendides, telles sont en pareil cas les phrases consacrées, auxquelles je me permettrai d'ajouter, comme résultat de mes observations particulières: chaleur étouffante, bruit assourdissant, assaut de prétentions souvent maladroitement pour faire illusion sur une beauté ou une fortune qui n'existe pas, jalousie et regrets qu'on dissimule mal sous un sourire contraint. (p. 84)

Au cours de ce bal où Valentine très en beauté fait preuve d'amabilité à l'égard du comte, survient inopinément Gustave d'Imbert. Sa mère et sa cousine en sont très troublées et quittent rapidement le bal. Marthe danse avec Monsieur de Lucknow.

Lettre septième - 3 août

Notre excursion, depuis si longtemps projetée à la cascade de Coo, a enfin eu lieu, et malgré tous les éloges qu'on nous avait faits de cette merveilleuse chute d'eau, notre attente a encore été dépassée ... Le temps nous avait singulièrement favorisés. Il était doux et calme et, le soleil n'apparaissant qu'à de longs intervalles, nous avons choisi une voiture ouverte qui avançait lentement et de façon à ne nous laisser rien perdre du plus ravissant paysage... Deux routes différentes conduisent à la célèbre chute d'eau, mais une seule est accessible aux voitures. Après avoir suivi

pendant une heure une montée assez douce, nous fîmes halte pour contempler plus à notre aise encore le magnifique panorama qui s'étendait devant nos yeux. A l'est apparaissaient les Hautes-Fagnes, dont le plateau aride offre un frappant contraste avec la belle et riche nature qui l'entoure. Au nord, sur le premier plan, les regards s'arrêtent aux vallons de Spa, au-delà desquels on aperçoit le magnifique amphithéâtre de Verviers. Au midi, c'est la chaîne des Ardennes qui va rejoindre les plus hautes montagnes du Luxembourg. A travers les ouvertures pratiquées dans une colline, qui est à gauche, par la main du divin architecte, on aperçoit les parties les plus riantes des vallées baignées par l'Amblève. Le ciel était si pur que nous distinguions même parfaitement la citadelle de Liège, éloignée de dix lieues. Devant nous, enfin, la jolie rivière de la Hoëgne descendait en serpentant des Hautes-Fagnes. Petit ruisseau à sa source, elle élargit insensiblement son lit jusqu'à ce que, semblable à un torrent, elle coule au fond d'une gorge aux bords escarpés.

Après avoir accordé une demi-heure à la contemplation de ce tableau, l'un des plus beaux sans doute qu'il existe, nous poursuivîmes notre route en longeant de jolis petits villages fort rapprochés les uns des autres et offrant un aspect d'aisance, de propreté coquette qui réjouit les yeux et le coeur et vous fait dire: - Ceux qui habitent là doivent être heureux.

Longtemps avant d'arriver à la cascade de Coö, on entend un bruit qui vous prépare au spectacle vraiment grandiose qui va bientôt frapper vos regards.

L'Amblève, après un circuit de plusieurs kilomètres, vient passer au pied même du rocher qui l'avait forcée de détourner son cours, mais du côté opposé; puis une partie des eaux, se frayant une issue, grâce aux profondes échancrures du roc, franchissent avec une rapidité incroyable la différence du niveau des deux rivières: la Hoëgne et l'Amblève.

Le premier sentiment qu'on éprouve à la vue de ce magnifique spectacle est une sorte de crainte respectueuse qui fait battre le coeur plus rapidement. Que les oeuvres de Dieu sont belles et imposantes! Cette grande masse d'eau, tombant avec une force prodigieuse d'un point fort élevé, soulève des flots d'écume que le soleil change en myriades de brillantes étincelles.

L'émotion que je ressentais est de celles qui vous rendent silencieux, concentrées en vous-même; d'ailleurs, le bruit vraiment étourdissant de la cascade rend toute conversation difficile. (p. 93-97)

Monsieur de Lucknow, à cheval, escortait les dames. La vue et le bruit de la

cascade effraient sa monture qui se cabre puis s'emballe. Terreur des assistants. Le comte parvient à maîtriser l'animal; tous rentrent à Spa en calèche.

Madame de Villiers prétendit que, par une aussi belle soirée, il y aurait folie à se tenir enfermé entre les quatre murs d'une chambre, et nous dirigeâmes nos pas vers la promenade de Sept heures, où l'on est certain de rencontrer toujours nombreuse société. (p. 101)

Elles croisent Madame de Warneff qui leur confie que Gustave d'Imbert est un joueur invétéré et amoureux fou de sa cousine; puis Valentine et sa tutrice qui manifestent au récit de l'incident de Coo l'une, de l'impassibilité, l'autre, de chaleureuses exclamations.

Lettre huitième - 8 août

Grave malaise de Madame de Villiers. Marthe fait appel à un docteur spadois qui condamne la patiente. Celle-ci souhaite la présence de son médecin de famille. La jeune fille en parle à Lucknow qui va quérir le praticien en France. Ce dernier demeurera à Spa jusqu'à ce que la malade entre en convalescence.

Lettre neuvième - 12 août

Gustave d'Imbert a perdu à la table de jeu une somme considérable dont il ne peut s'acquitter; il veut se suicider. Sa cousine vient solliciter Marthe pour qu'elle prie Madame de Villiers de prêter l'argent de la dette ou de le demander à Monsieur de Lucknow. Madame de Villiers ne se laisse pas attendrir. Marthe, par lettre, veut en avvertir Valentine; or le porteur ne la trouve pas à son hôtel. La jeune fille est dans l'angoisse et en confie l'objet au comte. Celui-ci va tout de suite prêter la somme que Marthe apporte aux deux femmes. Elle est très étonnée que sa belle-soeur suggère dans une lettre que Madame de Villiers projette de lui faire épouser Stanislas de Lucknow.

Lettre dixième - 19 août

Le comte vient rendre visite à la convalescente et à son amie. Il leur raconte les nouvelles des derniers jours.

-L'un de mes parents étant arrivé à Spa, je l'ai conduit à peu près partout et en dernier lieu à la Redoute, où la foule était considérable comme d'ordinaire, mais



LA CASCADE DE COO.

*Général de Howen
La Cascade de Coo
(Coll. Musée de la Ville d'eaux)*

principalement dans la salle du jeu. Les parties paraissaient très animées; mon cousin et moi, nous nous arrê tâmes quelques instants pour contempler ce tableau tristement instructif de presque toutes les passions humaines poussées à leur paroxysme; puis mes sensations devinrent si pénibles, j'éprouvai à la fois tant de dégoût et de honte, que j'aurais voulu m'éloigner, si mon parent, qui désirait, au contraire, poursuivre cette désolante étude, ne m'eut demandé un court délai. (p. 143)

Il leur apprend que d'Imbert a de nouveau succombé à sa passion du jeu. Marthe en est désolée. Surviennent Madame d'Imbert et sa cousine qui remercient Madame de Villiers de son amabilité. En aparté, Valentine confie à Marthe que sa tutrice a d'abord voulu satisfaire des créanciers impatientes, puis elle lui demande de s'enquérir auprès du comte s'il conserve le désir de l'épouser. Marthe répond qu'elle est prête à interroger Madame de Villiers qui doit être mieux au courant des intentions du comte. C'est ce qu'elle fait après le départ des deux visiteuses. Après bien des réticences, Madame de Villiers accepte d'en parler à Stanislas de Lucknow. Gustave d'Imbert menace ses concurrents d'un duel; la vieille dame n'y voit que des manoeuvres destinées à susciter une déclaration du comte.

Lettre onzième - 25 août

Spa devient chaque jour plus animé, plus brillant. Les trois établissements qui se disputent ici la faveur des étrangers, inventent sans cesse de nouveaux divertissements, multiplient les fêtes et luttent de magnificence. Le matin, la foule est si compacte autour des fontaines en renom, qu'il est très difficile d'en approcher. Vers le milieu du jour, les jolies promenades, si communes à Spa et dans ses environs, sont sillonnées d'élégantes voitures; on y rencontre aussi de nombreuses cavalcades formées en partie de vaillantes amazones qui, montées sur des chevaux fringants, rivalisent d'adresse et de bonne grâce. Le soir enfin, le théâtre, la musique, la danse offrent une variété de plaisirs qui peuvent satisfaire les goûts les plus difficiles. (p. 163-164)

Vient d'arriver à Spa Monsieur Vandercove, banquier hollandais, veuf et fort vulgaire, et sa fille de 18 ans, jolie mais impertinente. Tandis que la péronelle est courtisée par le baron de Livry, le père paraît très préoccupé de Valentine.

C'est, je te l'assure, un spectacle à la fois curieux et instructif que celui qu'offre

la société réunie ici; on se recherche par désœuvrement, on se jalouse, on se critique . Il s'est formé plusieurs coteries qui se disputent la préséance et le droit de régler tous les amusements. L'événement en apparence le plus insignifiant suffit à provoquer de longues discussions, dans lesquelles chaque coterie cherche à faire prévaloir sa supériorité. On peut s'amuser de cela un instant, comme de la représentation d'une comédie, mais je serais charmée néanmoins d'en être au dénouement (p.167-168)

Marthe apprend avec plaisir que Gustave d'Imbert a quitté Spa. Monsieur de Lucknow lui demande si elle pense que le bonheur serait possible pour lui-même auprès de Valentine, si elle pourrait lui demeurer fidèle. Quant à lui, il se félicite de ne s'être jamais engagé. La jeune fille en écrit à Valentine qui arrive aussitôt pour obtenir de plus amples explications; elles ne lui seront pas données. Après son départ, le comte fait part de deux visites qu'il a reçues: d'Imbert l'a supplié de ne pas épouser Valentine tandis que sa mère proposait l'inverse. Il leur a dit renoncer à toutes prétentions à la main de Mademoiselle de Montferrand.

A la Promenade de Sept heures, tandis que Monsieur Vandercove s'efforce d'attirer l'attention de Valentine, sa fille suscite une querelle qui dégénère en duel entre deux soupirants.

Lettre douzième - 30 août

La rumeur court à Spa d'un mariage prochain entre Mademoiselle de Savenay et Monsieur de Lucknow. Marthe en est avertie par Madame Warneff et veut quitter la ville d'eaux; aussi prie-t-elle sa belle-soeur de la rappeler en France sous un prétexte plausible. Au reçu de celui-ci, elle prévient le comte qui en est frappé et Madame de Villiers qui décide de partir dès le lendemain. Monsieur de Lucknow se décide alors à demander la main de Marthe. Après que Madame de Villiers ait fait avouer à son amie que le motif de départ n'était qu'un stratagème, elles reçoivent la visite du comte très heureux d'être agréé, puis celle d'adieux de Madame d'Imbert et de Valentine.

Lettre treizième - sans date

Déroulement de la situation. Le comte accompagnera les deux voyageuses en France et y résidera désormais. Elles ont rendu à Madame d'Imbert et à Valentine la visite d'adieux et appris alors que Vandercove épousera Mademoiselle de Montferrand, sa fille, un aventurier italien, tandis que Gustave d'Imbert s'est

embarqué pour l'Australie .

A. DOMS

NOTES .

- (1) Marie de Saffron, Mme David, dite Raoul de Navery (1831-1885). - Poétesse, romancière et auteur dramatique française. Ses vers, ses récits, ses recueils de petites pièces de théâtre, d'inspiration religieuse et morale, sont destinées à la jeunesse. On en compte environ une centaine. (P. VAN TIEGHEM, *Dictionnaire des littératures*, Paris, 1968, p. 2775) .
- (2) Michel Materne, dit Thill Lorrain naquit à Virton en 1826 et mourut à Verviers en 1893. Directeur du Collège communal de Verviers devenu Athénée en 1881. Sa compétente gestion fut récompensée par l'attribution de son nom à une rue adjacente. Auteur de pièces de théâtre, de livres classiques et de vulgarisation, il est surtout connu par *Le docteur martyr*, roman consacré à Grégoire-Joseph Chapuis. (Paul LÉON, *Les rues de Verviers*, tome I, p. 301) .
- (3) Et pessimiste si on en juge par quelques maximes de son cru: "On est toujours indulgent pour la simplicité, mais on ne pardonne pas la fausse élégance" (p. 14) - "Le monde n'est peuplé que d'ingrats" (p. 51) - "Le monde n'admet jamais qu'une demoiselle se résigne aisément au célibat" (p. 56) - "Agissez avec vos amis comme s'ils devaient être un jour vos ennemis" (p. 104) - "Les gens ou les chiens mal élevés sont de véritables fléaux de société" (p. 217).
- (4) P. 9. .
- (5) P. 211-212, la petite Flamande de service parle d'un "gros mynher" et d'une jolie "young frau"; il s'agirait donc plutôt d'une servante venue du Luxembourg, de Rhénanie ou de l'Eifel.
- (6) La Hoegne n'est pas un affluent de l'Amblève! - Exemples du stéréotype: "Les Français - et les Françaises! - ignorent la géographie".
- (7) Faut-il rappeler que c'est pendant cette décennie que le chemin de fer est arrivé à Spa?
- (8) JANIN (Jules), 1804-1874. - Critique littéraire français, journaliste, auteur de contes et de feuilletons dramatiques

SPA MA GRAND'VILLE
Souvenirs spadois de Jean Falize
 (suite)

X « Les Morts ont des Oreilles »

L'une de ces occasions se présente lorsque André Gérard, le créateur des collections Marabout, lui propose un pari "spectaculaire" : qu'il écrive, sous les yeux du public, un roman de 160 pages en 10 jours ouvrables, et lui, l'éditeur, le publiera en moins de vingt-quatre heures... Exploit intellectuel et exploit technique. Effet publicitaire garanti pour les deux parties.

L'idée n'est pas neuve. En 1927, Georges Simenon avait accepté un défi semblable, lancé par Eugène Merle, le directeur parisien du Merle Blanc et de Frou-Frou : installé dans une "cage de verre" (101), Simenon aurait écrit, au jour le jour, un roman dont le journal Paris-Matinal aurait publié quotidiennement un épisode. Seulement voilà, Paris-Matinal avait sombré avant que ne débute l'opération ... à la grande satisfaction des hommes de lettres de l'époque qui goûtaient peu d'être pris pour des saltimbanques.

Jean Falize accepte. Le protocole d'accord est signé en présence de l'actrice Marina Vlady et, le 15 décembre 1962, au beau milieu de l'Innovation à Bruxelles, installé dans un bureau vitré qui permet au grand public et à deux huissiers de justice de le tenir à l'oeil, Jean Falize commence sa rédaction. Le 27, à 18 heures, il y met le point final, et, le 28, à 17 heures, André Gérard distribue à la presse les cent premiers exemplaires du roman Les Morts ont des oreilles. Le pari est gagné.

Ce roman policier drôle, comme le titre l'indique déjà, se déroule dans une petite ville d'eaux des Ardennes belges, Saint-Remacle-la-Tour. Pseudonyme transparent si l'on sait que l'église paroissiale de Spa est dédiée à cet illustre mérovingien. Le choix de Jean Falize n'est pas surprenant. « L'écrivain, quel qu'il soit, disait-il lui-même dans A la recherche de Giraudoux, ne se libère jamais complètement des horizons de son enfance, ni de son enfance elle-même

qui remonte bien souvent à la surface de sa mémoire lorsqu'il s'installe devant un encrier et une feuille de papier blanc, se prend la tête dans les mains et se met à songer à des fictions parmi lesquelles il en est toujours une qui lui ressemble. »
(102)

L'intrigue est simple... Enfin, si l'on veut... En présence : Véronique et Jérôme Leroy-Coutellier. Un mariage d'argent, conclu vingt ans plus tôt. La fortune et les "espérances" sont du côté de Véronique, une chichiteuse, bien plus préoccupée du qu'en-pensera-t-on, de l'imparfait du subjonctif, de ses toilettes et de sa Porsche rouge, que de son raté de mari ou de l'éducation de sa fille. Jérôme n'en peut plus d'être humilié par cette garce qui lui refuse les cinquante misérables millions qui le sauveraient de la faillite. Alors, solution finale : il recrute deux tueurs américains, spécialistes de l'accident d'automobile. Le 12 septembre, il sera veuf et Marie-Abeille, orpheline. Ça ne changera pas beaucoup la vie de la charmante enfant : élevée par des nurses et par sa grand-mère, elle n'a de véritable attachement que pour son chat et pour sa Mémé auprès de qui elle passe les vacances à Saint-Remacle-la-Tour. Chaque week-end, ses parents quittent -séparément- la capitale (leur domicile de l'avenue Franklin Roosevelt) et rejoignent Marie-Abeille dans la villa de sa grand-mère. Une vieille dame qui se boissonne au gin et qui adore sa petite-fille de 16 ans.

Cet été-là, dans son "Journal intime d'une jeune fille riche", Marie-Abeille a beaucoup de choses à écrire : outre les continuelles disputes de ses parents, il y a les visites répétées du nouveau Commissaire de police de Saint-Remacle-la-Tour et celles de deux yankees, Jack et Bubble (un muet), que son père a présentés comme des "acheteurs américains" mais qui ont des dégaines de gangsters. Elle les a rencontrés secrètement, en semaine : Jack lui a expliqué que son père leur avait donné quatre millions pour éliminer Véronique; il lui a proposé, moyennant un supplément de cinq briques (qu'elle pourrait sans doute obtenir de Mémé), de la débarrasser aussi de son père... Marie-Abeille, qui croit à un ingénieux canular, monté par ses parents eux-mêmes, pour la distraire, accepte le marché. Mémé lui remet sans question les cinq millions demandés. Et Marie-Abeille attend impatiemment la date fatidique avec l'espoir que ses parents pousseront la plaisanterie jusqu'à mettre en scène, de façon très réaliste, cet accident.

Jack et Bubble, scrupuleux, exécutent la "commande" avec huit jours d'avance. Ce jour-là, contrairement à son habitude, Jérôme se rend à Saint-Remacle-la-Tour en compagnie de Véronique. La direction de sa Mercedes flotte, prétexte-t-il. En fait, il veut minuter une dernière fois le trajet afin que les tueurs ne manquent pas la Porsche rouge lorsqu'elle se présentera dans le virage fatal. Une moissonneuse-batteuse, poussée au moment opportun en travers de la route par les gangsters, et tout est dit...

Le narrateur et l'antihéros de l'histoire (Jean ne croyait pas aux héros), c'est le Commissaire de police de Saint-Remacle-la-Tour, Lantier. Un vieux garçon qui vit à la pension de famille, "Les Glycines". Pas très futé; rien d'un Hercule Poirot, même s'il se promène non loin des lieux où Agatha Christie a fait évoluer son héros (103).

Dès le début, M. Jérôme Leroy-Coutellier, qui voulait se ménager un alibi en béton, lui a rendu visite : il voulait que Lantier fasse les démarches nécessaires pour retirer le permis de conduire de l'imprudente Véronique avant qu'elle n'ait un accident. Lantier avait trouvé cette demande curieuse. D'autres propos de Jérôme et la rencontre avec les "hommes d'affaires" américains chez Mémé lui faisaient bien subodorer bien quelque malheur, mais il ne pourra rien empêcher...

Dans *Les morts ont des oreilles*, Jean Falize a glissé beaucoup de "réalités" personnelles : on y retrouve son chat, Camille, qui s'y promène -ou, plutôt, qui y dort- à chaque page; sa 2 CV, conduite par Lantier, aussi grand fumeur de Gauloises bleues et aussi amateur de whisky que lui. Et je ne jurerais pas que les tresses de Marie-Abeille ne sont pas celles de sa fille, Françoise...

Les anecdotes et les souvenirs spadois, transformés par la plume ironique de l'auteur, sont légion. La donnée de base, déjà : Marie-Abeille passe ses vacances chez sa grand-mère à Saint-Remacle-la-Tour. Mais la Mémé du roman -ça, je vous le jure- n'est en rien une copie conforme d'Ernestine Morray, de Jeanne Nivelles ou de Madeleine Bertrand, -toutes femmes sobres et absolument dépourvues de compte en banque.

Le lieu de l'action, malgré les démolitions de bâtiments et les abattages

d'arbres qui l'ont défiguré depuis les années 1960, est tout à fait reconnaissable.

« Après un vilain pont de briques », on pénètre dans Saint-Remacle-la-Tour, par « une longue avenue rectiligne ». (104) Au centre de la ville, un établissement de Bains, des terrasses de café et un kiosque à musique dans un jardin public attenant à un Casino. Le Casino est géré par des concessionnaires allemands et, chaque jour, des joueurs de même nationalité y sont amenés par cars entiers depuis la frontière qui n'est qu'à cinquante kilomètres.

Saint-Remacle-la-Tour possède également des sources d'eau ferrugineuse, qui ont un goût affreux (même si elles ont guéri autrefois Pierre le Grand), et des bains de boue capables de soigner toutes les affections. La ville compte deux self-services et un seul bar privé, précédé d'une terrasse en bois, près de la Poste. On y lit La Vie Saint-Remacloise, « le journal du cru qui n'est pas absorbant au point de ne pas, de temps à autre, vous permettre de lever les yeux... » (105).

A quelques pas du centre, on pénètre dans le quartier du Haut-Vinâve. Les pompiers volontaires, dont le Capitaine est toujours saoul, s'y retrouvent dans leur caserne et le commissaire de police y a ses bureaux, au fond d'une petite cour, rue Promenade de Quatre Heures.

« La rue du commissariat (106), à Saint-Remacle-la-Tour, est une rue quiète, avec de gros pavés et, au bout, une place carrée qui s'appelle paradoxalement "Promenade-de-Quatre-Heures". Paradoxalement, parce qu'il faut exactement deux minutes à un promeneur souffrant de la goutte pour en accomplir le tour. Au milieu de la place, un monument sans objet (107) et en face, l'hôtel de ville, en belles pierres du pays, aux fenêtres bordées de géraniums éclatants. » (108)

C'est plus haut, sur une colline, au-dessus d'un lac, situé à deux kilomètres de Saint-Remacle-la-Tour, que Jean Falize situe « La Boussole », la villa de Mémé. Une villa cossue -toit de chaume, grand parc avec allée de tilleuls et court de tennis- qu'un « état-major américain » a occupée en 1944. Mémé se souvient de ce qu'ils ont laissé derrière eux, nos libérateurs ! « Seuls ceux qui ont eu un état-major américain peuvent comprendre qu'après son départ, il faut abattre ou réaménager. Et rentrer le piano à queue qui est toujours sur la pelouse... » (109).

Au printemps 1963, Jean Falize réalise encore un "exploit", d'un genre plutôt loufoque : enfermé dans une grande caisse de bois, hermétiquement close (ou presque), qui a été hissée sur un camion, il accomplit un tour de Belgique en assurant le reportage radiophonique de son périple. Ce nouveau défi a été proposé par le Salon de l'Emballage et tend à prouver qu'il y a moyen de vivre sur des réserves, c'est-à-dire grâce aux produits emballés et aux conserves.

Jean Falize est contraint de se gaspiller dans des entreprises alimentaires. En a-t-il lui-même conscience ? En éprouve-t-il des regrets ? Ne préférerait-il pas faire oeuvre d'écrivain ? Jamais il ne donne la réponse à pareilles questions. Il les élude par une pirouette, de peur de se trahir. Dire oui signifierait qu'il se prend au sérieux, qu'il prend au sérieux sa carrière, voire qu'il se soucie de son destin posthume. Impossibles aveux. D'ailleurs, la vie trépidante, et parfois délirante, que son métier lui impose ne laisse pas de place aux interrogations et aux choix, et n'autorise pas les marches arrière. Elle l'éreinte, elle le tue peut-être, mais elle lui est aussi nécessaire que l'eau pour le poisson. Qu'importe si les innombrables articles, billets d'humeur et critiques qu'il a publiés -et qui rempliraient des volumes- ne seront jamais recueillis ! C'est le lot du journaliste dont les écrits sont éphémères par définition.

Sans aucun doute, Jean Falize pourrait utiliser son talent à la création d'oeuvres plus durables, romanesques ou dramatiques. Il avait dans ses cartons deux romans policiers drôles : le premier est complètement achevé et s'intitule De la poudre au nez; le second, Du poil de la bête, n'est pas terminé. Naguère, il a écrit pour le théâtre Nos souvenirs n'ont pas eu lieu; cette pièce -dont je n'ai pu retrouver la trace- aurait été jouée à Paris par Pierre Larquey et Elina Labourdette. Il est encore l'auteur de la comédie policière Un tueur au plafond (l'histoire d'un peintre-assassin qui mêle je ne sais quel poison subtil à la peinture dont il couvre les plafonds) qui a été représentée au Théâtre de Poche de Bruxelles. Plus tard, il a fourni à Roger Domani une adaptation, restée inédite, de L'Opéra de quat' sous de Bertolt Brecht.

En 1964, il achève l'adaptation française du Tour du Monde en 80 jours de Pavel Kohout, d'après Jules Verne. Cette dernière pièce est jouée en ouverture du IVème Festival du Théâtre National le 7 août 1964 (110). Elle connaît un vif

succès. Jean Falize est à Spa pour la "première", ce qui lui permettra, huit jours plus tard, d'assister à une dernière Bataille de fleurs, pareille au détail près à ce qu'il en disait dans *Les Morts ont des oreilles* :

« Oui, une bataille de fleurs, comme à Nice, traversait [...] la ville dans les deux sens. Sous une pluie battante, c'était dans la tradition. Et Lantier, aux côtés du bourgmestre, du doyen, du colonel commandant la garnison, se faisait mouiller l'uniforme dans une tribune garnie de chaises de fer et de bruyères mauves, édifiée devant l'établissement des Bains.

Cette année, la réussite de la bataille de fleurs avait été triomphale : la pluie ayant été plus battante, plus drue encore que précédemment. On allait de progrès en progrès d'ailleurs et, pour peu que ça continue, dans cinq ans, dans six au plus, le cortège se déroulerait à la rame, comme les courses sur la Tamise. Ce dimanche-là passé, c'était assez remarquable, le temps se remettait automatiquement au beau, au brillant, au radieux. » (111)

L'année suivante, au retour d'un voyage à Rome, où il a emmené toute sa famille, il adresse à sa maman un exemplaire de son dernier travail : l'adaptation en français du Manuel du parfait papa de Willy Breinholst (Marabout Géant, 1965). En guise de dédicace, il ajoute ce clin d'oeil d'un fils qui sait que sa mère, quoique pas très d'accord avec la vie qu'il mène, l'aime malgré tout : « J'ose, hein ? et je t'embrasse ». L'envoi est du 23 mai.

Dix-huit jours plus tard, le 10 juin 1965, il meurt à 43 ans, victime d'un infarctus. La passion de son métier, l'excès de travail et son contrôleur des contributions ont eu raison de lui. « Ce vieux gamin au poil devenu blanc, comme dit son ami Armand Bachelier (112), et qui ne voulait pas renoncer à l'adolescence, pour qu'on lui passe tout, pour qu'on lui pardonne tout » est resté pareil à celui qui, vingt cinq ans plus tôt, déambulait parmi les estivants de la Place Royale; fidèle aussi à l'exilé de Chemnitz qui se promettait, dès le retour des beaux jours, de les « vivre jusqu'aux os ».

Quant à Spa, « sa grand'ville », elle le hante jusqu'au bout. La veille de sa mort, au cours d'une conversation avec René Struman, Jean Falize envisage

encore « d'aller à Spa pour y refaire ses forces auprès de sa chère maman » (113).

Guy Peeters

NOTES:

(101) L'exposition "Tout Simenon" (Liège, juin-octobre 1993) a exposé la "cage de verre" qui n'a pas servi.

(102) Jean Falize, A la rencontre de Jean Giraudoux, La Sixaine, 1946 - p. 11.

(103) Dans Les Quatre [The big four, 1927] (Librairie des Champs Elysées, "Club des Masques", pp. 224 sq), Agatha Christie fait séjourner Poirot dans une villa spadoise qui semble située sur La Corniche.

(104) Les Morts ont des oreilles, p. 101. - Les arbres de l'avenue Reine Astrid ont été abattus

(105) Les Morts ont des oreilles, p. 143. - Le journal La Vie Spadoise a été fondé en avril 1936 par Georges Spailier et Georges Jacob (v. Georges Spailier, Spa, Pages d'hier et d'aujourd'hui, Spa, J'Ose, 1988) .

(106) Le Commissariat de police, qui occupait l'arrière de l'ancien Hôtel de Ville, devenu Justice de Paix, a été démoli en 1968. Les Services ont été réinstallés avenue Reine Astrid.

(107) Le Perron (1898) dit « la fontaine aux crapauds ». Edifié en 1594 sur le Marché, le perron primitif était le symbole des libertés communales. Il ressemblait à l'époque au perron de Liège : cinq marches, disposées en pyramide, formaient un hexagone. Sur ce socle, quatre lions accroupis supportaient le fût d'une colonnette. C'est sur ces marches que se faisaient les proclamations et que se lisaient les édits du prince. En 1674, le perron fut transformé en fontaine publique et trois crapauds se substituèrent aux lions. Cette fontaine, complètement délabrée, fut démolie en 1851. « Spa-Attractions » prit l'initiative de la reconstruire en 1898 à l'emplacement actuel. Seules les grenouilles de bronze proviennent de la fontaine de 1674.

(108) Jean Falize, Les morts ont des oreilles, Gérard, Bibliothèque Marabout, 1962 - pp. 77-78.

(109) Les Morts ont des oreilles, p. 17 - En octobre 1944, le Q.G. de la Première Armée des Etats-Unis s'était établi à Spa et avait réquisitionné de nombreuses villas. Georges R. de Lame, témoin privilégié, a raconté cet épisode historique dans Spa et les Américains (Liège, Solédi, 1948).

(110) La représentation ouvrait le Festival. Assistaient à la première : M. Léon Servais, Ministre de la Prévoyance sociale, M. Destenay, bourgmestre de Liège, M. Arthur Haulot, Commissaire général au Tourisme. André Debaar était Philéas Fogg; Jo Renzonnet, Passepartout; Liliane Vincent, Aouda; Georges Bossair, l'inspecteur Fix. (d'après La Vie Spadoise du 16 août 1964).

(111) Jean Falize, Les morts ont des oreilles, Gérard, Bibliothèque Marabout, 1962 - pp. 77-78.

(112) Hommage d'Armand Bachelier sur les antennes de la R.T.B. le 11 juin 1965 dans l'émission Actualités de Midi.

(113) Homélie prononcée en l'église Saint-Augustin, place de l'Altitude Cent à Forest (Bruxelles), le 14 juin 1965. - René Struman fut doyen de Spa de 1951 à 1965.

Guy Peeters

Spa ma grand'ville

Souvenirs spadois de Jean Falize



Chez l'Auteur

Jean Falize

L'ABBÉ ACHILLE SALÉE

(suite)

1911-1913 Le chercheur

Les travaux que publie ensuite l'abbé Salée, *Sur un Polypier du Waulsortien de Sosoye* (in *Bull. Soc. belge de Géologie*, Bruxelles, 1911), *Sur le mode d'écrasement des Polypiers du Marbre noir de Denée* (in *id.*), ont pour principal, pour ne pas dire unique objet, la connaissance des fossiles.

Ainsi, très tôt, ces écrits, sommes d'études ardues certes, mais passionnées, qui font autorité en paléontologie, placent leur auteur au rang des maîtres les plus réputés en ce domaine scientifique sans frontières. S'y affirment en effet ses qualités d'analyste, qui le poussent à vouloir continuellement se dépasser.

Arthur se sent peu à peu envahi par le mal de la famille. Par voie épistolaire, il en réfère à son frère.

(...) Ici, en ce petit bourg, pourtant accueillant, je me sens seul, trop seul. En dehors de mon travail, que j'apprécie, je ne dispose d'aucune chaleur, d'aucun contact gratifiant pour mon âme en déroute. Je crois, mieux, je suis sûr qu'être auprès de vous serait l'unique remède à ma désespérance. Toi, mon frère, si grand d'esprit, toi seul peut comprendre mon désarroi, aussi j'implore ton aide. (...)

Touché par cette détresse avouée sans pudeur, Achille, qui use de ses relations, trouve un emploi pour son aîné.

A la fin août 1911, Arthur abandonne définitivement Stavelot, pour Louvain, où il vient, le 25, rejoindre sa mère Marie-Catherine et Achille à la Stationstraat. Début septembre, il est comptable aux Etablissements de la Vignette.

~ ~ ~

Après avoir été, au cours de ses quatre années d'études, l'élève attentif du chanoine de Dorlodot, Achille en devient naturellement le collaborateur et,

bientôt, l'ami. Entre ces deux hommes de science, esprits brillants, d'âge inégal, de modes de vie dissemblables, de caractères tellement éloignés, existe une potentialité d'opposition inévitable. Et pourtant rien n'est simple. La vie n'est pas une partition musicale, ni un théorème mathématique. En quelque sorte, elle ignore les contradictions d'aspect. Ainsi, calmement, avec les ingrédients apportés par chacun, la concorde se construit, arrive presque à être parfaite et débouche sur une collaboration féconde. En 1911, pour les "Séances" de l'Académie des Sciences de Paris, de Dorlodot et Salée publient *Sur le synchronisme du Calcaire carbonifère du Boulonnais avec celui de la Belgique et de l'Angleterre*".

Au premier abord, en une sorte de vue d'ensemble, il peut venir à l'esprit que leur intérêt très vif pour les mêmes problèmes scientifiques est, sans aucun doute, le ciment de leur étonnante intimité spirituelle. Constat qui, semble-t-il, est évident, tout empreint de naturel, lorsqu'on évalue les rapports quasi fraternels entre un maître si généreux et son disciple rempli, en toute son âme, d'un respect illimité. Il n'y a rien là de surprenant à relever dans cette complicité resserrée. Ils ont tous deux, au plus haut degré, une soif inextinguible de vérité. Mais, il faut savoir être prudent dans son jugement, car souvent, dans le domaine scientifique, ce n'est qu'apparence d'explication. Or, dans les sciences d'observation, les sujets de controverses sont abondants et, par essence, les divergences obligatoires, que la passion de la découverte paraît plus apte à rompre qu'à nouer par l'amitié. Mais le secret de leur unité de pensée se situe bien au-delà de ces conceptions. Le gisement est dans la profondeur de leur âme, autant que dans celle du cœur. En matières de conclusions scientifiques, leurs opinions ne s'accordent pas toujours, parce que l'un et l'autre sont savants trop accomplis pour qu'il en soit autrement.

Détachés dans un milieu très particulier, à parcourir comme un labyrinthe, avec ses fausses pistes entraînant des retours en arrière, des tâtonnements, avant que de pouvoir s'ouvrir sur une nouvelle vie - peut-être la bonne ? -, ces deux prêtres, conscients de leur devoir, interdits d'un ministère auquel ils s'étaient préparés, s'harmonisent par l'esprit afin que la Gloire de Dieu et, en corollaire, le service dû à l'Université catholique, soient placés bien au-dessus de toute vanité humaine. C'est en cela que ces fûts jumeaux, issus d'un même sol fertile, amènent leurs fruits à maturité.

En 1912, toujours grâce à la bourse de voyage obtenue au Concours pour les Bourses de Voyages du Gouvernement, Achille Salée retrouve Paris. Si se loger ne sera guère difficile car la famille y est représentée, il éprouve, en son coeur d'homme de bien un certain embarras. En effet, deux enfants du frère aîné de son père, son parrain, Léon Hubert, s'y sont "expatriés". L'aînée, Héloïse, a débarqué en la capitale mondiale de la mode pour, espère-t-elle, mieux exprimer son art de couturière. Armand Lucien, le cadet, attiré par la ville, sirène qui chante, enchante, et parfois déchante, l'y a suivie. Il faut souligner qu'il n'y entrerait pas en aventurier. Ainsi, après trois ans de séjour dans la métropole, y ayant de bonnes relations, sa soeur lui a "offert" un emploi d'ouvrier boulanger, qu'il a accepté avec l'enthousiasme de sa jeunesse.

Tranquillement, tous deux y ont fixé leurs racines. La mignonne cousette a rencontré, puis épousé, le 5 décembre 1906, Léon Warmel, employé d'administration. Le frère est tombé amoureux d'une jolie parisienne, Alfredine Megret. Leurs noces ont été célébrées le 20 décembre 1910. Et, depuis, ils résident dans le XVIème, au 2 de la rue Goethe, entre le Palais Galliera et l'église Saint Etienne.

Seulement animé d'un souci pratique, toute idée discriminatoire écartée, Achille, sollicité de part et d'autre, a déposé son bagage chez Léon et Héloïse, au 126 de la rue de l'Université, dans le VIIème, pas très loin du Museum d'Histoire Naturelle. Cette proximité relative facilite ses déplacements. Chaque jour, il se rend en ce lieu vénérable, où il suit les cours d'un éminent paléontologue français, le Professeur Marcellin Boule. Là, il dégage dans les collections de fossiles, des échantillons de Polypiers déterminés par des spécialistes de renom. Salée en approfondit l'étude. Mieux, il ose rectifier leur description. En conséquence, il peut compléter la liste des caractéristiques du genre et établir définitivement les caractères essentiels de la famille des Clisiophylidés.

Cette même année, le *Bulletin de la Société belge de Géologie*, à Bruxelles, en son tome XXVI-Procès verbaux, pp. 41-49, pl. A-D, publie un article de l'abbé paléontologiste, "Formes nouvelles du genre *Canina*", dans lequel il décrit de nombreuses espèces belges, dont neuf nouvelles.



Achille Salée
 (Tiré de Emile de Spa:
 «Le chanoine A. Salée»
 Ed. J'ose)



Fresque de l'église Saint-Remacle de Spa dédiée à Achille Salée.
 Le peintre a reproduit les traits de celui-ci dans le personnage figurant entre le roi et saint Remacle

Les résultats de cette enquête minutieuse sont publiés dans le *Bulletin du Muséum parisien*, tome XIX, n° 6, pp. 365-370, pl. XIV-XVI, 2 fig., sous le titre: *Sur quelques Polypiers carbonifères du Muséum d'Histoire Naturelle de Paris*, en 1913.

Ces publications, parmi les premières, consacrent une réputation. Dès cette époque, Salée est considéré par ses pairs comme un Maître de la paléontologie animale.

Le Chanoine de Dorlodot, surpassé par ses espérances les plus ambitieuses, savoure les fruits de l'arbre de science qu'il a cultivé, soigné, protégé. Cependant que Mgr Laminne obtient la justification plus que souhaitée de son choix. Le brillant passage d'Achille Salée à l'Université, les résultats de ses travaux tant sur le terrain qu'en laboratoire, la réussite des épreuves redoutées, autant que les lauriers obtenus, sont les ingrédients d'un palmarès plus qu'impressionnant. Un tel succès, quelle que soit la somme des efforts fournis, est tout à fait inaccessible à qui ne jouit que de facultés naturelles dispensées moins somptueusement.

~ ~ ~

Achille, tout entier investi dans ses chers travaux, perdu dans un rêve éveillé, s'acharne à se perfectionner.

Une lettre émanant de l'Université de Louvain lui parvient. Le pressentiment d'un bouleversement, comme un coup de pied dans sa vie, qui le guette, le fait frissonner. D'une main tremblante, il déchire l'enveloppe. Alors qu'il déplie la feuille, l'inquiétude le gagne. Des questions en pagaille lui cinglent l'esprit.
Que peut-on me vouloir là-bas? Se passe t-il quelque chose de grave?...

Lecture faite avec fébrilité, il n'en croit pas ses yeux. Il vacille. Se raccroche à un fauteuil. S'y écroule en s'éventant le visage empourpré. Devant l'air étonnamment apeuré des cousins, il parvient à marmonner que le Chanoine de Dorlodot, son bon maître, au nom du Recteur magnifique, le rappelle d'urgence à Louvain. Et il lit et relit encore: "*Une chaire de professeur vous attend... L'enseignement de la paléontologie stratigraphique, de la paléontologie animale et*

de l'anthropologie, ainsi en avons nous jugé, ne peut être confié qu'à un expert de talent et à un homme de coeur à la fois. Ces critères, nous sommes unanimes à le souligner, vous êtes, cher Achille, le seul, dusse votre modestie en souffrir, l'unique spécialiste à les réunir. Venez! L'Institut de géologie vous attend..."

Partagé, cela se conçoit, entre deux joies, d'une part celle que lui procurent ses chers polypiers, d'autre part celle, très inattendue, apportée par cette offre de professorat, Salée hésite. Mais le ravissement d'une remontée vers sa source arrache les derniers ancrages de son indécision.

~ ~ ~

Au 6 Stationstraat, le plaisir de savourer l'existence est à son comble. Pour la première fois, Achille-le-taciturne exulte. Il perçoit l'enivrement courir dans ses veines, puis, pervers, décontenancer son cerveau. C'est l'euphorie. Gommée sa nature réservée! Il enserme sa petite bonne femme de mère dans ses longs bras, entonne un air à la mode, l'entraîne dans une danse folle à travers le salon. Leurs rires conjugués bousculent les meubles, font vaciller les bibelots. Les fenêtres s'ouvrent pour clamer au vent la fierté éblouie d'une femme qui se découvre un fils radieux, capable d'exubérance.

Dès son retour du bureau, Arthur, interloqué par ce qui se passe, est aussitôt associé à cette folle équipée. Tous trois arrosent gaiement un souper bien garni.

~ ~ ~

En ce mois d'octobre 1913, déjà agité politiquement par les prétentions impérialistes d'une Prusse surexitée par Guillaume II et par l'esprit revancharde de la France, voici le professeur Salée en chaire, qui dévisage un amphithéâtre connu, mais jamais de cette place et apprécié au long des nombreuses heures y passées.

De cet amphi, l'abbé qui revient à la surface en prend possession. Il sera son église. Titularisé dans la paroisse qu'il n'a jamais eue, enfin le voilà prêtre. Ce prêtre dont la religion s'appuie sur des vérités scientifiques qui sont des

émanations divines, peut partager sa foi, transmettre sa connaissance, débattre du choc des consciences que provoque la rigueur de la recherche. Pour ses élèves, auditoire subjugué par sa grandiose modestie, il incarne la bienveillance et le dévouement. Si l'un ou l'autre d'entre eux éprouve quelques difficultés, avec patience le curé-professeur Salée s'efforce de remettre l'étudiant, égaré, sur le bon chemin. Parfois, au cours de la discussion, se dévoile un choix erroné des études. En ce cas, ensemble, ils recherchent une autre orientation. Comme il se doit de ne point gâter un potage faute de sel, Achille ne peut accepter qu'une vie soit gâchée par un fourvoiement.

1914-1919 La guerre et ses conséquences

Bousculant la neutralité de la Belgique, proclamée à Berlin le 6 novembre 1913 par le Roi Albert 1er, alors que la France, qui venait de voter la "Loi des trois ans" pour la prolongation du service militaire, ne cesse d'augmenter les effectifs de l'infanterie, les Allemands pénétrèrent le 20 août 1914 dans Bruxelles, puis dans Louvain.

Sur l'ordre du général Manteuffel, la cité universitaire, née telle de par la volonté de Jean II, approuvée par le pape Martin V, avec seulement trois facultés de théologie, de médecine et de droit, mais déjà une somme en soi, subit son martyr.

Elle est, sans vergogne, pillée, saccagée. Les envahisseurs, à la manière des peuplades barbares oubliées dans un lointain passé, s'acharnent à tout détruire avec une férocité incompréhensible. Louvain brûle.

Dans leur quartier de la gare, à l'est de la ville, les Salée sont pris au piège de la guerre. Cette rue où ils habitent est une de celles qui souffrent le plus. Le 6 de la Stationstraat disparaît dans les flammes qui dévorent tout le mobilier. Pas plus que celle de l'Université, qui exhale, dans un souffle noirâtre, les restes de ses précieux ouvrages qui se tordent en rougeoyant dans l'air lourd, elles n'épargnent la superbe bibliothèque d'Achille.

La ville est dévastée.

La Collégiale est partiellement détruite. Seul, subsiste l'Hôtel de Ville, qui

contemple un amas de décombres fumants.

A ces actes de vandalisme s'ajoutent les exactions de la soldatesque à l'encontre de la population: fusillades, tortures de femmes, d'enfants, d'hommes sans défense.

L'épigastre contracté, encore dans la crainte de tout, chacun, rassemblant quelques lambeaux de ce qui fut sa vie, cherche à fuir loin de ce cauchemar.

Après avoir erré d'abris de fortune en refuges improvisés, la mère et les deux fils, qui se traînent vers la banlieue moins meurtrie, en ce 6 octobre, font halte, munis de leur maigre bagage, au 52 du Naamsesteenweg à Heverlee.

Dans ce logement, décent mais étroit, ils restent tapis en l'espérance d'être réveillés par la lumière d'une aube éblouie.

Ceux que l'on avait espéré repousser dans leur Barbarie sont toujours là. Une quiétude sourde s'est emparée de la ville blessée, qui, faute de soins attentifs, cicatrise mal.

Les frères Salée, qui ont sauvé leurs activités professionnelles bien ralenties, souffrent des déplacements trop longs, rendus plus difficiles encore par la raréfaction des moyens de transport. D'un commun accord, ils décident de rechercher un logis qui les rapprocherait de leurs lieux de travail. Après avoir rodé dans des rues effacées, trébuché sur des gravats et, encore et encore, heurté à des portes muettes, ils débusquent dans une artère du centre miraculeusement épargnée, qui s'étire sur une rive du Parc Saint-Donat, une habitation de deux étages dont le propriétaire, vieux retraité, n'occupe que le rez-de-chaussée.

Alors qu'Arthur vient d'être promu chef comptable, le retour des Salée à Louvain, Vlamingenstraat, 59, s'effectue sans trop d'embarras le jour de la Saint Valentin 1916, dans un froid vif, piquant le visage, mais loin de la rigueur des fins d'hivers ardennais.

Faute d'étudiants, tous ou peu s'en faut mobilisés sur le front de l'Yser,

l'Université ne peut fonctionner. Pour pallier à cette oisiveté forcée, Achille Salée, jamais à court d'idées, organise un cycle de conférences de vulgarisation. Entre celles-ci, dans un triste inconfort, il s'acharne à poursuivre un travail de laboratoire, qui devient rapidement trop statique pour cette nature toujours nourrie d'action.

Après le provisoire étriqué de la Vlamingenstraat, le 27 août 1917, la famille réintègre, avec de la joie teintée d'émotion, la Stationstraat, mais au 52.

C'est alors que, pour assouvir ce besoin de bouger utilement, Achille s'affilie à un groupe de patriotes ardents, essentiellement des cheminots, qui refusent l'esclavage. Avec toute son intelligente obstination, sous le masque d'une naturelle passivité qui seule transparait, il se met à leur disposition pour les seconder. Par sa façon claire de voir les choses, il aide leur action informative auprès des armées alliées, permettant en cela l'avance à petits pas de la liberté.

Cet engagement Achille n'ignore pas qu'il l'assume au péril de sa vie. Aussi a-t-il pris soin de n'en informer les siens que très vaguement. Son désir est avant tout de protéger sa mère, car il sait que, bien qu'il ne laisse rien transparaitre, Arthur a plus que des doutes sur sa conduite.

Mais, en temps de guerre, pense-t-il, que représente l'existence dangereuse ou non d'un abbé sans ouailles en face de centaines, voire de milliers de vies anonymes. En réalité, ces inconnus ne sont-ils pas, quelque part, ses paroissiens ?

~ ~ ~

Comme la plupart des Belges, les Salée vivent, sans oser trop y croire, la fin de l'Ineptie. La folie expansionniste est jugulée. C'est l'Armistice.

Puis vient le temps de régler les comptes. Ainsi y a-t-il les "recalés" et ceux qui passent au niveau supérieur. Achille est parmi ces derniers. Pour, selon la formule "service rendu à la Patrie", en remerciements de "ses hauts faits", il se voit attribuer la Croix civique de 1ère classe 1914-1918. Ensuite, comme pour provoquer en son âme un nouvel accès de crainte malade des honneurs, il est fait, en raison de sa brillante conduite à l'encontre de l'ennemi, Chevalier de

l'Ordre de la Couronne et Officier de la Couronne par décision de S. M. le Roi Albert Ier. Mais l'éclat de ces royales récompenses est aussitôt recouvert par le manteau de sa légendaire modestie.

Soudain ravivé, le coeur de la ville se remet à battre. Lentement. Puis de plus en plus fort, à s'en faire éclater la poitrine blessée. Ses palpitations irriguent à nouveau ses artères, qui rayonnent jusqu'à l'ancienne enceinte devenue boulevard. Ce cercle symbolique ceint une culture séculaire. C'est la résurrection, la victoire espérée de la connaissance éclairée sur l'obscurantisme barbare de quatre années douloureuses, qui s'estompent avec leur brouillard. Le soleil franc de 1919 achève l'évaporation des derniers doutes.

Au plein de cet été ivre de liberté, le 2 juillet, taquiné à nouveau par sa bougeotte, Arthur, transbahutant ses pauvres effets, s'en va écouter vibrer Louvain en son berceau. Il fait halte au 8 de la Hogeschoolplein, à deux pas de l'Hôtel de Ville, en face du Collège Marie-Thérèse.

Si il aime changer de cadre, l'aîné des Salée n'apprécie guère la solitude.

- *Maman, écoute-moi!* mendie-t-il d'une voix câline, *Achille vient d'emménager dans une demeure spacieuse, proche de son cher laboratoire... pas très loin de chez moi.*

Marie-Catherine esquisse un sourire car elle sait où son fils veut l'amener.

- *Tu nous connais. Lui est capable de se débrouiller seul. De plus, la mise au point des notes résultant de ses observations, la rédaction de ses rapports scientifiques imposent le calme...*

- *Mais toi, se moque-t-elle, mon pauvre Arthur, chercherais-tu à me convaincre que tu as peur du vide ?*

- *Maman chérie, ne me raille pas!... Et toi, clame-t-il, tu ne sens pas ce vide depuis le départ de mon frère, juste après la Toussaint ?*

- *Départ est un bien grand mot, il réside à quelques centaines de mètres d'ici..., elle lui pose un doigt sur les lèvres, ... mais je pense que tu as raison, je ne puis rester seule et d'un autre point de vue, je ne saurais... enfin..., elle bafouille,... tu vois, le choix est difficile, ainsi m'est-il impossible de me dédoubler.*

- *J'insiste, petite mère, supplie-t-il.*

- *Bon, j'accepte, je me rends. Mais ... c'est bien parce que le 40 de la Naamsestraat,*

refuge de ton frère, est relié à cette place où tu vis par la St Michielstraat... et que je pourrais, sans trop de fatigue, aller de l'un à l'autre pour vaquer au ménage. Oh! je vous connais !

Ils s'embrassent.

Le 13 décembre, sous une pluie glacée, les deux fils Salée déménagent les modestes biens de leur mère. L'un tirant, l'autre poussant la charrette à bras empruntée à un ami, traversent en cet équipage, en d'autres termes insolite, un abbé et un col-dur le St Donatus Park. Ainsi accèdent-ils à la Charles Debériotstraat puis bifurquent à droite en passant devant chez Achille, ensuite s'engagent à nouveau à droite, dans le bruit de plus en plus assourdissant des cercles de fer des roues sur les pavés inégaux, pour emprunter la St Michielstraat. Ils sont hors d'haleine. Enfin, voici le collège et la résidence d'Arthur.

La famille Salée renaît à une autre vie, nouvelle mais encore incertaine et cependant porteuse de promesses rassurantes.

(à suivre...)

J.-P. Montulet

~ ~ ~

Nous vous signalons que le 51^e Congrès de l'Association des Cercles francophones d'Histoire et d'Archéologie de Belgique se tiendra les 22, 23 et 24 août 1996 à Herbeumont au centre de vacances "Les Fourches".

Renseignements complémentaires: Division du Patrimoine, Ministère de la Région wallonne (081/33.23.83)

~ ~ ~

A PROPOS DU WAUX-HALL

L'intéressant article de L. Pironet dans la revue de septembre 95 a attiré mon attention sur un autre Waux-Hall, moins connu, mais non sans intérêt anectodique.

En 1782, Paul Petrovitch et sa femme Maria Fedorovna (née Sophie de Wurtemberg) firent un voyage en Europe et un séjour à Spa (sous le nom de comte du Nord). Ils étaient logés à "La Cour de Londres" rue du Marché.

Dès 1782, le futur Paul Ier fit construire un palais sur un domaine que lui avait offert sa mère (Catherine II) situé à une trentaine de kilomètres au sud de St Pétersbourg.

L'endroit nous dit le *Guide Bleu U.R.S.S.* prit le nom de Pavlovskoie puis de Pavlovsk. On édifia aussi une célèbre salle de concert que l'on dénomma "Waux-Hall" (souvenir spadois ?)

En 1837, on construit la première ligne de chemin de fer, qui reliait St Pétersbourg au sud du pays. Une des premières stations fut Pavlovsk. Or l'arrêt du train se faisait à côté de la salle de concert qui allait, involontairement, donner son nom à toutes les gares du pays. Depuis lors, en russe, gare se dit "voksal"!

Dr A. Herve

~ ~ ~

!ERRATUM!

Une coquille s'est glissée dans le bulletin de septembre 1995, article "Les Waux-Hall", p. 135, 10ème ligne:

Lire ... Esculape, l'Asclépios des Grecs...

Au lieu de ... Esculape, l'Aesculape des Grecs...

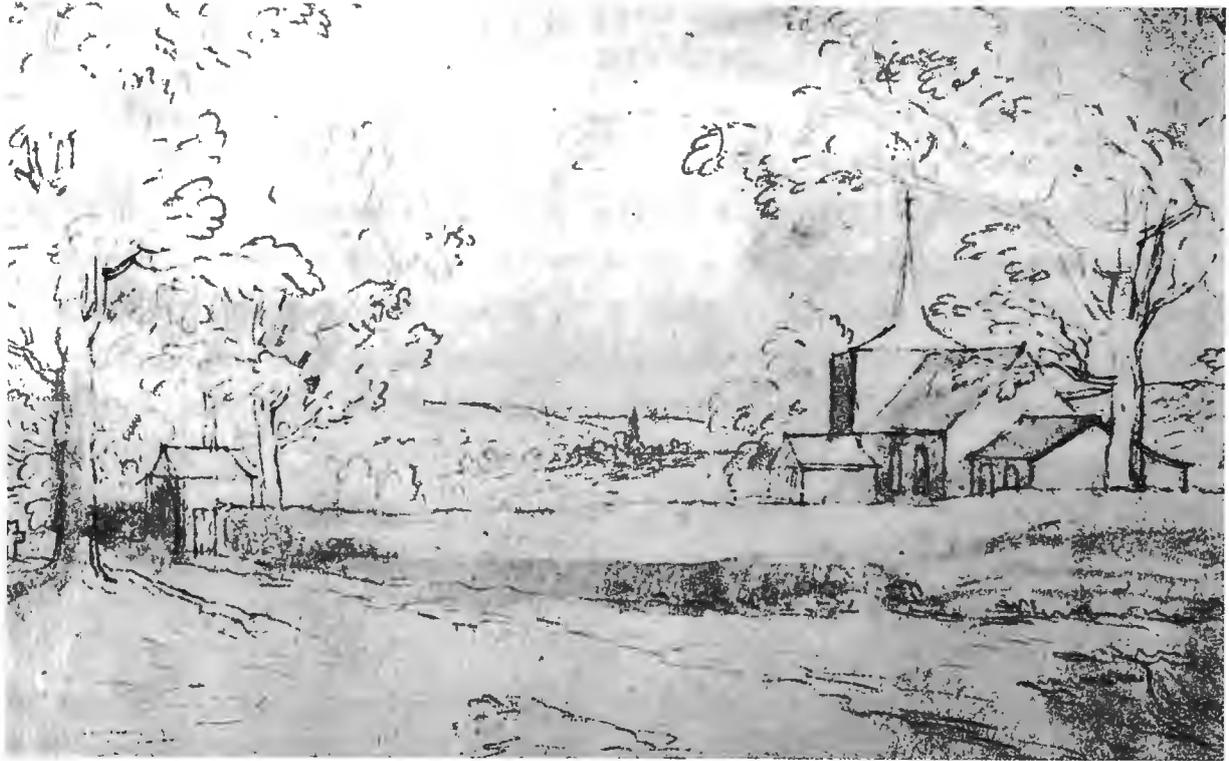
LA MYSTÉRIEUSE "DAME DE LA GLEIZE"

Le 11 décembre 1995, à la Gleize, près de la route de Coo, lors de l'achèvement d'un chantier situé à 150 m au sud-ouest du Nabonru, affluent du Roannay, nous avons remarqué à même le sol un caillou bizarre en forme de huit. Il s'avéra après nettoyage qu'il s'agissait d'une représentation anthropomorphe, plus précisément d'un buste de femme sculpté dans un petit bloc de pierre approximativement parallélépipédique mesurant 210 x 60 x 53 mm de côté maximum. C'est un quartzite revinien régional gris verdâtre de type grossier à gros grains de sable roulés (renseignement communiqué par le professeur en minéralogie M. André-Mathieu Fransolet de l'Université de Liège).

Une partie des terres du chantier avait été stockée au printemps en vue de leur épandage autour de la maison une fois celle-ci achevée. Nous supposons qu'à cette occasion l'émiettement des terres, qui avaient d'abord été enlevées en masse par une pelle mécanique, permit de dégager la statuette.

En outre, près du lieu de la découverte, l'entrepreneur avait regroupé une grande quantité de blocs de quartzites reviniens, certains de plus de 1 m³ qui avaient été mis au jour lors des terrassements de la maison, à une profondeur d'environ 2.20m en limon pierreux. Leurs formes émoussées semblent résulter du ruissellement du Nabonru; cependant, les blocs n'ont pas été transportés par le petit ruisseau mais paraissent plutôt s'être accumulés en dépôt de pente antérieurement à sa formation. Ils ont dû dévaler depuis le sommet du plateau fagnard (560m) dans une coulée boueuse en climat périglaciaire jusqu'au site actuel (275m); la dernière glaciation, dite de Würm, s'étend de 90.000 à - 8000 ans avant J. C. environ. (renseignement communiqué par M. Alain Demoulin, géo-morphologue, chercheur au F.N.R.S).

Compte tenu de la concordance de type de pierre, quartzite revinien local, tant pour les monolithes que pour l'artefact, on pourrait supposer que celui-ci fut exécuté sur place. Par ailleurs, sa fraîcheur et l'absence de détérioration quelconque portent à croire que l'artefact ne se trouvait pas dans la couche de



*Charles-Denis de Beurieux, « Vue des églises de Roanne et de La Gleize »
(Coll. Musée de la Ville d'eaux - cliché M. Ramaekers)*



Amas de blocs de quartzite révinien (cliché de l'auteur)

terre arable perturbée par les travaux agricoles, mais qu'il a probablement été protégé dans la couche sous-jacente de limon pierreux.

Ceci dit, cet état de fraîcheur est aussi celui des gros monolithes alors que d'autres blocs émergeants de la surface du sol depuis des lustres sont franchement altérés.

A titre documentaire, signalons que d'autres artefacts en quartzite ont été découverts à différentes reprises dans le bassin de l'Ourthe, comme par exemple quelques cupules aménagées dans des galets de rivière. Citons celles mises au jour à La Roche aux Faucons par Lekeu en 1923; à la station Leduc près de l'Amblève à Remouchamps par Rahir en 1925 et par Gob en 1975. On attribue ces artefacts à l'époque mésolithique s'étendant dans notre région de 8500 à 4500 ans avant J.C. environ.

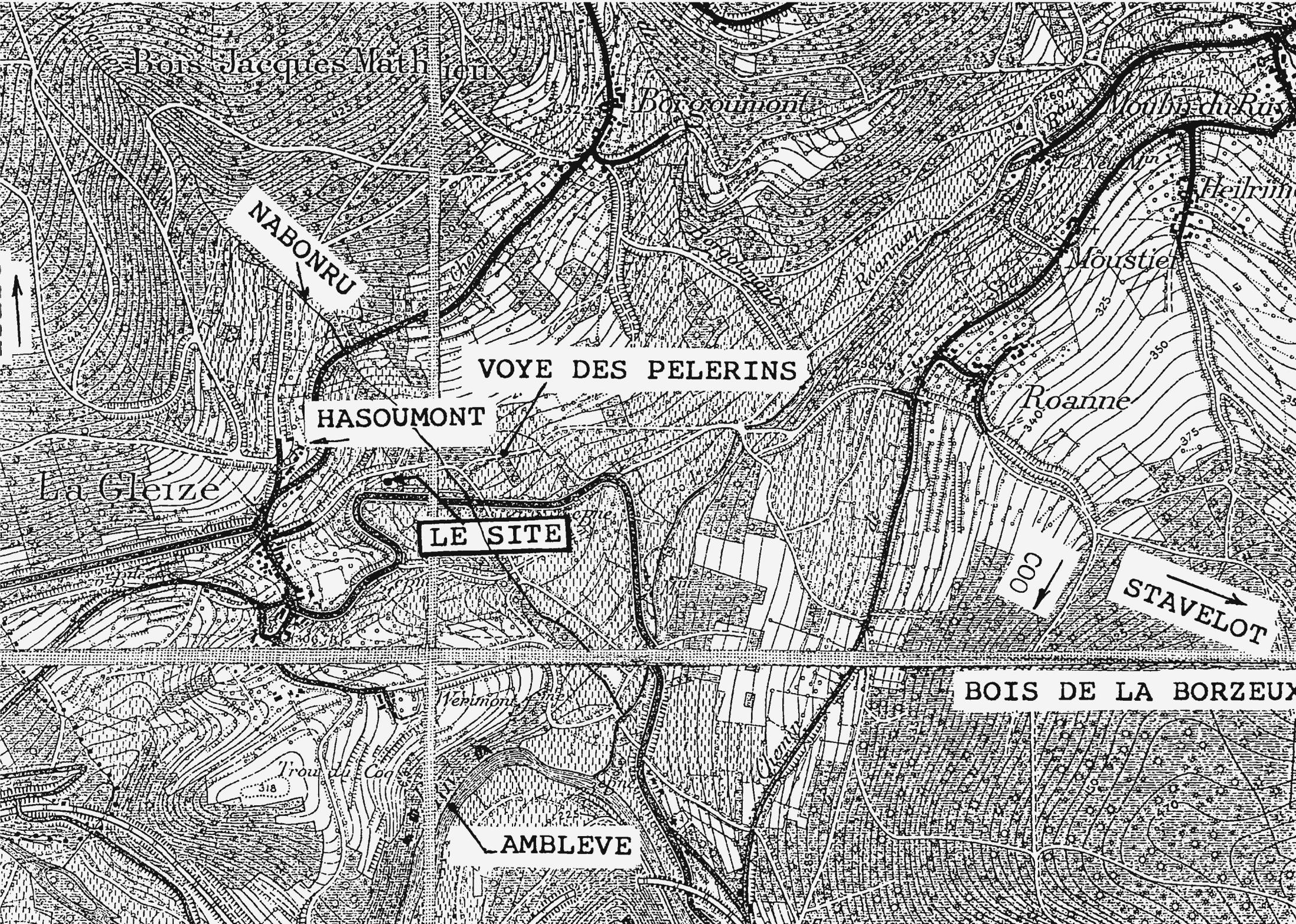
Le site

Le promeneur ne peut résister aux charmes agrestes du pays de La Gleize; les hautes collines séparées par les nombreux méandres des cours d'eau se succèdent sans fin jusqu'à barrer l'horizon de toutes parts. Les sentiers tortueux de l'ancien réseau de communication se jouent du relief et vont au plus court d'un lieu habité à l'autre à travers un dédale de forêts, de verts pâturages et de friches qui constituent ce rude pays.

Ainsi, la parcelle cadastrée A 1273³, propriété de Monsieur et Madame André Gillet, site de la découverte, est riveraine de l'antique voie Liège-Stavelot, qui par l'itinéraire Vertbuisson, Bronromme, Hassoumont (jouxant La Gleize), et Roanne gagnait Stavelot par le Grand Bois de la Borzeux.

Selon de linguiste Louis Remacle le site se dénomme "Dêri-fa" et précise même dans son *Glossaire toponymique de La Gleize*: "*Une fangne de darifaiz joignant à la voye des pelerins*". (Lire à ce sujet *Voies des pèlerins et chemins de Saint Jacques de Compostelle à travers l'Ardenne* du professeur en langues germaniques M. Léon Marquet, 1991).

Tout se passe donc comme si les deux itinéraires se confondaient à la traversée du site qui nous occupe, puis, se sépareraient après la sortie de Roanne; l'un allant par l'est vers Stavelot, l'autre allant par le sud vers le col de Co,



Petit Coo, Trois-Ponts, Mont-de-Fosse et enfin Saint Jacques... avec en arrière plan Bihain et Cherain, sur le chemin de l'antique région d'Arlon.

Vous trouverez en annexe une carte géographique due à J. L. Wolff, peintre et naturaliste à Spa, publiée en 1816 qui illustre très bien ces divers chemins dans son *Itinéraires Curieux des Environs de Spa*.

Rappelons l'ancienneté du hameau de Roanne et du village de La Gleize en nous référant de nouveau à Louis Remacle dans *Le Parler de La Gleize*, 1937, pages 317, 292 et 293: Dans les chartes de Stavelot, Roanne est mentionné déjà en 1085! "*Ecclesia de Rona et alterius Rona*"; il y avait donc deux Roanne.

"*Au XIIe siècle encore, dit Louis Remacle, en 1167 les chartes parlent de "duas Ronas". On désignait alors de l'expression, à Rwène, les deux agglomérations formées autour des deux églises (l'ancienne église de Roanne se trouvait à Moustî où est aujourd'hui le cimetière dit de Moustier).*"

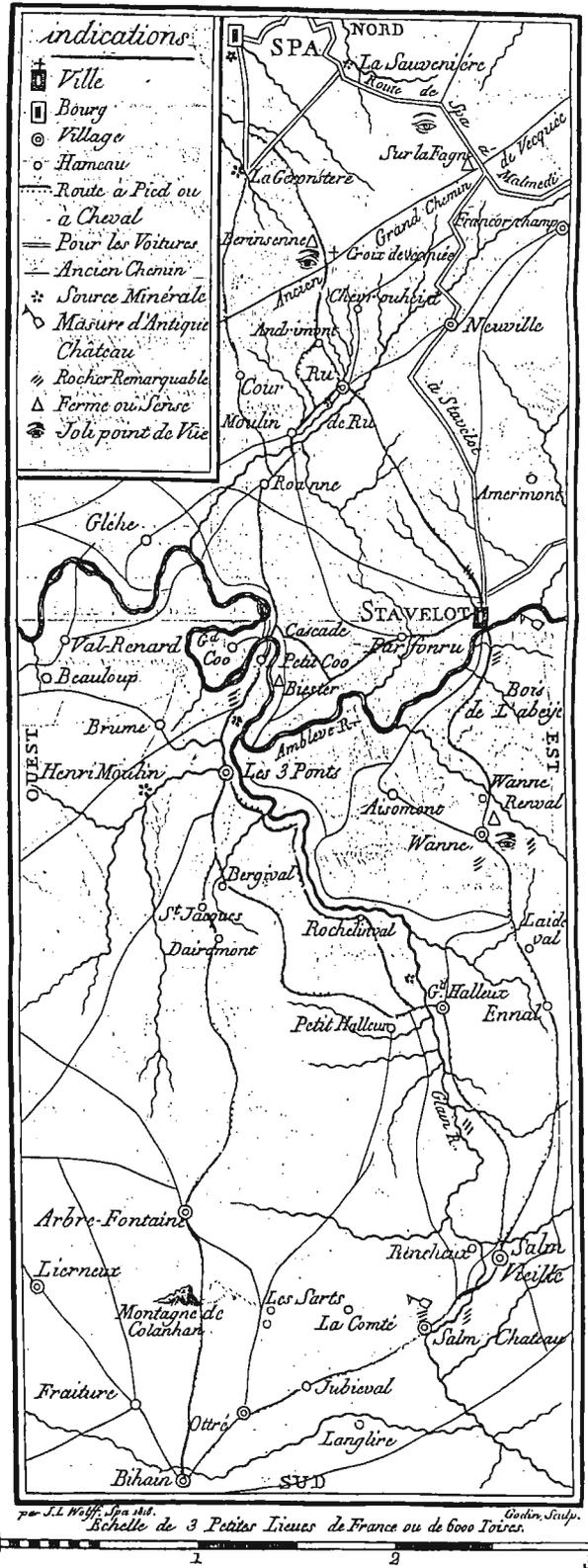
Mais l'église de La Gleize devait être la plus ancienne, aussi "al Gléhe" désigna-t-il l'agglomération où elle s'élevait. Toutefois, en dehors du ban, l'on continua à dire "al gléhe à Rwène", comme le montre le texte de 1504 (Vog. Vincent, 58 et 213)."

Description sommaire de l'artefact

On perçoit encore que le petit bloc de quartzite dans lequel a été réalisé la sculpture se terminait à l'une de ses extrémités par deux faces tronquées à l'état naturel. L'artiste a tiré profit de cette particularité pour confectionner la coiffe ou la coiffure du personnage d'où, par exemple, comme un mouvement dans la chevelure.

En gros, la sculpture se compose, dans le bas, du thorax, seule partie du bloc restée parallépipédique tandis que sur celui-ci, le cou et la tête sont fortement dégagés dans la masse de la pierre par très petites percussions; la nuque, le menton, l'amorce des épaules sont délicatement mis en évidence; ces dégagements ont jusqu'à 15 mm de profondeur. La coiffe (ou la coiffure) tirée en pain de sucre

N°11.
ITINÉRAIRE DE SPA, À SALM, ET BIHAIN.



Extrait de Wolff, J.-L., Itinéraire curieux des environs de Spa (...), 1816

est encore par endroits recouverte de traces d'oxyde de fer, ce qui donne l'impression qu'à l'origine la coiffure était celle d'une belle brune!

Le visage, vu de profil, montre un angle rentrant très obtus créé par un léger avancement du front à son sommet et par un léger avancement des joues, et ce, à leur base; les deux plans se rencontrent sur une ligne horizontale théorique au niveau des yeux (qui ne sont pas marqués). Les autres parties du visage sont absentes aussi. Le piquetage qui couvre toute la tête (sauf le front et l'arrière du crâne qui sont polis) se prolonge sur les épaules et le haut du thorax. L'avancée du sternum est bien marquée. Visiblement le piquetage a été volontairement limité sur le bas du thorax pour suggérer deux seins triangulaires ou pour simuler la limite inférieure d'une capuche qui recouvrirait les épaules.

De même, l'artiste semble avoir découpé par piquetage, sur la face arrière, une série de petits arrondis qui délimitent une forme décorative dans une pigmentation noirâtre, sans doute d'oxyde de fer.

Ainsi, par un procédé simple, l'artiste a obtenu une polychromie intéressante; il a opposé la teinte naturelle gris-verdâtre du quartzite mis à nu, aux différentes pigmentations des surfaces conservées.

La base de la sculpture, qui est restée à l'état brut, se termine, grosso modo, en pointe comme si elle était destinée à être fichée en terre... A noter que cette représentation anthropomorphe est pour ainsi dire restée intacte malgré le roulement incessant d'un engin de nivellement sur le terrain.

Nous avons pris la liberté de dénommer cet artefact "La Dame de La Gleize" puisqu'il faut bien lui donner un patronyme. L'absence de tout contexte archéologique rend impossible une datation même approximative sauf, le cas échéant, par comparaison. Quoi qu'il en soit, nous avons trouvé utile d'en révéler l'existence au public en espérant d'autres précisions.

F. Bourotte



La Dame de La Gleize (cliché F. Bourotte)